

## INTRODUCTION

Nous pensons dans l'histoire. Cela est vrai pour un philosophe qui aura laissé sa marque sur la pensée du XXe siècle et au-delà, tel Michel Foucault (voir, dans ce volume, l'article de E. Palti), et cela est vrai pour des dramaturges actuels qui, tels Joshua Sobol et Motti Lerner (voir leurs articles respectifs), se confrontent tant au passé qu'au présent de leurs sociétés. Dans/devant l'histoire, devoir pen-ser n'est pas l'apanage de telle ou telle discipline universitaire, mais concerne tous les hommes.

Cela est vrai pour les historiens eux-mêmes, évidemment. Walter Benjamin ne disait-il pas que les constructions de l'histoire sont sou-vent semblables aux « ordres militaires » ? La mise en question de ces « ordres » qui étaient à l'époque une évidence de la pensée reste pour nous nécessaire et fondamentale (voir les articles de N. Tac-cetta et de M. Löwy), et comprendre Benjamin une tâche qui nous incombe encore (voir l'article de M. Sagnol). Philosophie et science historique sont ici intimement liées, car qu'appelons-nous « l'His-toire », et comment se fait-il que celles de continents entiers, tel le continent africain, aient pu être exclues de ce que nous nommons telle. Ceci est pour nous une question fondamentale (voir l'article de J. Mabe).

Dans l'histoire, notre présent pourrait se définir d'abord par la désagrégation des visions du monde qui s'étaient sur la centralité dite « occidentale » peu ou prou liée à l'aventure coloniale. Bien souvent dans l'histoire – avec Dürer déjà, aux commencements de la dite aventure – la remise en cause de cette centralité, de ce qu'elle promet comme exclusion des autres de la dite civilisation, de la dite histoire, aura été la geste de créateurs et d'hommes de culture d'envergure, osant briser ces « ordres » qui nous enferment. Nous sommes heureux d'accueillir dans ce volume Jerome Rothenberg (voir son article).

À quoi il y a lieu d'ajouter que le XXe siècle aura bien été pour l'histoire occidentale le « siècle des catastrophes ». Devant ce que nous nommons la Shoah, la question d'un Horkheimer et d'un Adorno insiste, d'un comment et pourquoi « l'humanité, au lieu de s'engager dans des conditions vraiment humaines, somrait » dans de nouvelles formes de « barbarie<sup>1</sup> ». Déjà avant la Shoah être lucide devant l'histoire semblait ne pouvoir être que le propre de ces quelques uns que Walter Benjamin nommait de « grands sceptiques » – tel, a priori étranger à ce questionnement, pourtant Freud (voir l'article de H. Cohen-Solal). Après la Shoah penser l'histoire est devenu, notamment pour la philosophie – pour ses re-présentants parfois de grande valeur –, un exercice périlleux (voir l'article de A. Alterman).

Penser et pratiquer l'histoire comporte aussi des dangers s'agis-sant de l'Afrique. L'écriture de l'histoire africaine, la tâche de l'his-torien, les pièges des « racialismes revendicateurs et bavards », la pression des ONGs, les échos de la néo-colonisation, des probléma-tiques (africaines-) américaines dans le style et le rythme de l'écri-ture de l'histoire conduisent aussi à une réflexion sur la politique (et la poétique) devant être mise en œuvre (voir l'article de J.-G. Bidima).

Ainsi pouvons-nous nous souvenir de Paul Valéry qui, lucide, estimait que ; « l'histoire n'a jamais été abordée dans la plénitude des moyens que l'homme peut déployer, ni dans la plénitude ni dans la rigueur, ni dans la franchise de l'arbitraire<sup>2</sup> ». C'est sans doute cette plénitude – comme refus de tout refoulement, de toute réduction dogmatique de la pensée – et cette rigueur, cette fran-chise aussi, que vise ce livre. Au creux de cette quête, les heurts, les manques et les mises à l'épreuve se multiplient. Que nous font heurter les État-nations (voir l'article de E. Yao-Kouassi) ; dont nous ont submergé les « Sujets » de la philosophie qui

laissent l'humanité en déshérence (voir l'article de E. Palti) ; auxquels nous confrontent les mémoires de ces vies dans l'histoire brisées qui réclament reconnaissance, mémoires collectives questionnant l'histoire (voir l'article de S. Kodjo-Grandvaux) et mémoires individuelles trouvant à faire retour dans le champ social par l'im-promptu d'un art (voir l'article de N. Taccetta et M. Veliz) ; heurts, manques, mises à l'épreuve de la langue enfin, devant dire les des-tructions absolues de l'histoire encore (voir l'article de F. Hugon-nier, la poésie de J. Rothenberg, celle de A. Alterman ; voir le récit de A. Kayites-Jozan). L'approche de l'histoire bégaie en son centre et dans ses périphéries et cependant invite, comme parfois nous le disait Musil, à toujours essayer.

Aline Alterman et Jean-Godefroy Bidima